

WODDY ALLEN

# Sans prétention

**Woody Allen présente son nouveau film "Hollywood Ending" hors-compétition à Cannes. L'Utopia en profite pour montrer tout de même encore son long-métrage précédent, "The Curse of the Jade Scorpion".**

(gk) - Woody Allen fait un film par an. Un rythme effréné dans l'industrie du cinéma d'aujourd'hui s'investissant dans de plus en plus de post-productions interminables. Un rythme visiblement ingérable pour les propriétaires de salles obscures luxembourgeoises, puisque après "Sweet and Lowdown" (1999), "The Curse of the Jade Scorpion" sort lui aussi, juste avant que le New-Yorkais ne présente son dernier projet bouclé. Ce qui sera "Hollywood Ending", en ouverture du prochain "Festival de Cannes". A 67 ans, cela lui fera 31 long-métrages réalisés pour le cinéma.

Si Woody Allen fait preuve d'une créativité qui semble intarissable et d'un talent de raconteur d'histoires qui cherche son pareil, il démontre aussi qu'on ne peut pas faire un grand film à tous les coups. S'il y est parvenu sans grandes fautes depuis "Annie Hall" (1977) jusqu'au bout des années 80, les années 90 ne lui réussissent plus tellement. Et les "petits Allen" comme "Shadows and Fog" (1992), "Everyone Says I Love You" (1996), ou encore "Celebrity" (1998) ont terni un peu l'image de génial créateur de la post-modernité cinématographique dont jouit Allan Konigsberg.

"The Curse of the Jade Scorpion" n'y changera rien, au contraire. D'un autre côté, ce film ne prétend tellement pas être autre chose que la réalisation d'une histoire simple et légère, que cela en devient presque touchant.

Utilisés par un hypnotiseur professionnel pour voler des bijoux, un détective d'assurance et sa supérieure hiérarchique - qui se détestent trop pour ne pas s'aimer malgré tout - enquêtent sur des vols qu'ils ont commis eux-mêmes, sans le savoir. A côté d'une enquête policière montrant Woody Allen en C.W. Briggs incrédule et de plus en plus paranoïaque face aux indices qui s'amoncellent contre sa personne, l'auteur introduit la thématique du sexisme au travail, rendue plutôt caricatu-

rale par la transposition de l'intrigue en l'année 1940.

Et il en profite, encore une fois, sur ses vieux jours, pour s'entourer de belles femmes: Elizabeth Berkeley en jolie jeune secrétaire, qui court lui chercher ses déjeuners, Charlize Theron en vamp décolorée, qui le trouve incroyablement irrésistible - ah, la magie du cinéma - et Helen Hunt en femme au travail soucieuse de s'imposer dans ce monde d'hommes, bien qu'elle ne semble avoir eu ce poste que parce qu'elle a une affaire mouvementée avec le patron d'assurance, marié évidemment.

A l'intérieur des bureaux de l'assurance déambulent ainsi des personnages principaux incapables de s'avouer leurs propres sentiments. Mais on est loin de l'analyse complexe d'un "Husbands and Wives" (1992) dans ce film refusant, de bout en bout, de se prendre au sérieux.

Ce qui donne tout de même lieu aux dialogues comiques les plus réussis de Woody Allen depuis bien longtemps. Ainsi, les petits "one-liners" se basant principalement sur des double-sens linguistiques autour du sexe, dont Allen abuse presque dans "The Curse of the Jade Scorpion", font souvent mouche.

En contre-partie, Allen donne à Helen Hunt des répliques par lesquelles il s'amuse à

s'insulter lui-même, ou du moins son personnage de névrosé vaguement autobiographique. Ce que le cinéaste né à Brooklyn est sans doute le seul à s'infliger à chaque rôle qu'il choisit d'interpréter.

Mention spéciale encore pour les beaux décors et le choix des costumes très judicieux en matière de caractérisation des personnages: voyez Helen Hunt, serrée dans des tailleurs stricts, et propriétaire d'un appartement aux papiers peints joliment fleuris; et Woody Allen, enfilaient un imperméable façon "Bogie", et se retirant, le soir venu, dans une chambre minable, encombrée de meubles vétustes.

Tout cela fait de "The Curse of the Jade Scorpion" un divertissement léger, parfois trop dialogué, mais provocant des rires qui, s'ils sont sans grande profondeur, viennent néanmoins du cœur.

*A l'Utopia*



*Séducteur improbable, Woody Allen sait s'entourer de belles femmes dans "The Curse of the Jade Scorpion".*

EXPO NEGRO

# L'iris de l'anémone

**Appareil photo (et caméra) en main, Marylène Negro a fait un véritable travail d'investigation, en quête de regards inhabituels, traquant la relation plus que l'expression - pourtant saisie. Sa nouvelle exposition (huitième au Luxembourg) s'intitule "Regarde-moi dans les yeux".**

Artificiel, truqué, superficiel? S'agit-il de qualifier les mannequins de vitrine que Marylène Negro (née en 1957, elle vit et travaille à Paris) a photographiés, les images qu'elle en a fait, ou encore notre relation avec elles?

Dans l'espace en rez-de-jardin de "Stéphane Ackermann agence d'art contemporain", huit portraits photographiques de grandes dimensions, tirés sur bâches, huit visages de mannequins captent notre attention. On reconnaît l'objet "de la rue", public, familier, mille fois regardé, observé sous toutes les coutures, dans diverses postures figées. On reconnaît les visages (leurs petites égratignures, etc.). On reconnaît moins, en revanche, leurs regards, devenus, en gros plan, beaucoup plus profonds et personnels. Ceux-ci nous amènent dans un face-à-face, dans un regard réciproque tout à fait inattendu. "C'est tout simplement la première fois que l'on regarde

de mannequins de vitrine de cette manière", souligne Marylène Negro, visiblement fascinée par l'étrangeté qui en émane. "L'œil de la photo les rend presque vivants, on a envie de les comparer parce qu'ils viennent de nous, et

pourtant on sait pertinemment que ce sont des regards vides, sans âme." L'artiste raconte comment elle commença à les photographier, les approchant exactement comme des individus, de manière personnelle, pour qu'ils la regardent. Plaçant l'objectif de son appareil droit dans leurs yeux, elle est parvenue à "saisir le pour-soi d'un regard destiné à la multitude". Comme l'écrit très justement Jean-Marc Huitorel, qui signe une critique du travail de Marylène Negro dans Artpresse (n° 278, avril 2002), "le trouble naît moins de l'éventuelle difficulté à distinguer l'artefact du 'vrai' visage, que cette quête éperdue du regard, que l'on saurait d'emblée vouée à l'échec et qui, cependant, atteint paradoxalement son but. L'appareil photographique (qui n'est pas l'œil) croise, presque chaque fois, un regard qui n'en est pas."

L'habile glissement entre les sphères publique et privée, la prévalence du "sentiment de la croisée des regards", la persévérance nécessaire à l'entrée en relation: pour en témoigner, l'artiste a, parmi un plus grand nombre, soigneusement sélectionné

168 images, conçues selon le même dispositif (pas de pied, pas de lumière artificielle, pas de recadrage); cet ensemble-là, intitulé "Eux/Them" est notamment publié sous la forme d'un catalogue.

Et "La Fleur"? Même intention. Même traque du regard au cœur de l'anémone, évocation rayonnante de l'iris de l'œil. Si la vue est un sens, une perception, le regard en est l'action volontaire (ou bien l'expression). Dès lors, visionner le film c'est y croire, c'est persévérer, c'est vouloir, un bref instant, être vu par ce qui pourrait être un regard, "être vu comme jamais"! De quoi rougir, non?

"La Fleur" vient rejoindre "Sourire", "Ours", "Girafes", "La Mouche", "Nuit", "Ravalement", "Pièce matinale", "Sempre Sempre", "Oiseaux", "Le Pont"; autant de titres qui composent une collection par-

ticulière de vidéos, appelées Home videos. Marylène Negro les réalise depuis 1999. Chacun de ces films, plus ou moins long, a pour objet (et pour titre) quelque chose de familier, de quotidien, et aboutit à ce qu'elle décrivait à propos de "Ours" et de "Girafes": "Chacun scrute l'autre à travers un gouffre d'étroite incompréhension, regarde à travers son ignorance, sa peur. Cependant l'animal reste distinct et ne se laisse pas confondre. On ne se met pas à la place de l'autre. On ne l'approche pas en occupant sa place. La caméra ( ... ) "ne désigne pas, ne montre pas, ne départage pas. Parce que l'ours et les girafes ressemblent à ce dont on a dû se séparer: aux êtres, aux choses, il est nécessaire de retrouver quelque chose qui est de l'ordre de l'apprentissage. Approcher un outil et avoir

cette légèreté qui permet de s'approcher de l'autre. S'habituer à être regardé et, de son côté, regarder l'autre. Ce qui, naturellement, ne fait que rendre la séparation plus concrète."

Bien souvent Marylène Negro fait appel à tout ce qui engage réflexes et usages, normes de communication. En cela "Eux/Them" et "La Fleur" s'inscrivent dans le même esprit de travail, celui d'interroger nos comportements et de trouver quelques possibilités de les imaginer autrement. Non pas afin de fuir, mais pour mieux supporter la même chose. Pour y parvenir, elle exerce ce sens particulier et rare de l'image simple, de l'objet familier, de l'énoncé précis.

**Julie Baratin**

*Marylène Negro, Regarde-moi dans les yeux, du 20 avril au 8 juin 2002.*

*Stéphane Ackermann agence d'art contemporain, 134, rue Adolphe Fischer, Luxembourg. Tél.: 48 38 87. Du jeudi au samedi, de 14h30 à 18h30.*

*Traque de l'oeil au coeur de l'anémone ... "La fleur" selon Marylène Negro.*

